

Skagboys



AU DIABLE VAUVERT

Irvine Welsh

Skagboys

Roman traduit de l'anglais (Écosse)
par DINIZ GALHOS



Du même auteur

ECSTASY, nouvelles, *Points*

UNE ORDURE, roman, *Points*

RECETTES INTIMES DE GRANDS CHEFS, roman, *Au diable vauvert, Points*

PORNO, roman, *Au diable vauvert, Points*

GLU, roman, *Au diable vauvert, Points*

TRAINSPOTTING, roman, *Au diable vauvert, Points*

CRIME, roman, *Au diable vauvert, Points*

ISBN : 978-2-84626-962-9

Titre original : SKAGBOYS

© Irvine Welsh, 2012

© Éditions Au diable vauvert, 2015, pour la traduction française

Au diable vauvert

www.audiable.com

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue sur demande

contact@audiable.com

Note du traducteur à propos du *rhyming slang*:

Le *rhyming slang* (« argot rimé ») est un argot britannique (d'origine cockney) consistant à substituer un mot par un autre mot rimant avec le terme original : par exemple, « Lou Reed », le chanteur, utilisé à la place de « speed » (amphétamines).

On peut également ne garder comme seul synonyme argotique le mot qui ne rime pas dans l'expression toute faite. Par exemple, pour *stairs* (« escalier »), dans la rime *apples and pears* (« pommes et poires »), on ne retient que *apples* : *I'm going up the stairs*, « je monte l'escalier », devient en *rhyming slang* : *I'm going up the apples*, littéralement, « je monte les pommes ».

Nous avons choisi de garder dans la présente traduction une infime partie des occurrences de *rhyming slang*, telles quelles, en les explicitant en note de bas de page, et ceci pour deux raisons principales : en premier lieu, à titre d'hommage à l'inventivité des argots britanniques dont Irvine Welsh, dans la version originale de *Skagboys*, joue en virtuose, et qui constituent en partie son propre langage, son *écriture*.

En second lieu, parce que c'est amusant.

*À la mémoire d'Alan Gordon, « le chef de l'équipe »,
et à celles de Stuart Russell et Paul Reekie,
les véritables chefs de l'opposition en Angleterre et en Écosse*

« La société, c'est quelque chose qui n'existe pas. »

Margaret Thatcher

*« Ce sentiment calviniste de dépravation innée
et de péché originel dont,
sous une forme ou une autre, tout esprit profond
n'est jamais entièrement libre. »*

Herman Melville

Table

Tenté 13

Prologue: Notes tirées du journal de réhab (À propos d'Orgreave), J'ai fait ce que j'ai fait, Blackpool, Notes sur une épidémie 1, Trop timide, Premier shoot: dire « oui », tout simplement, Planning familial, La Voie du Dragon, Sur la touche, Dutch Elm

Chute 161

InterRail, Compagnons de misère, Bûcher funéraire, Notes sur une épidémie 2, La nuit, tous les chats sont gris, Liberté, Notes sur une épidémie 3, Tout vient à point..., La même

Froid 245

Union Street, Baltic Street, *Heavenly Dancer*, Économie de l'offre, Un élève appliqué, Invités surprise, La *Hoochie Connection*, Skaggirl, Notes sur une épidémie 4, La lumière lui faisait mal

Dégel 351

Septième étage, Mauvaise circulation, Classiques northern soul, Dirty Dick, Hogmanay, Notes sur une épidémie 5, L'art de la conversation, La peau et les os, Le vide-ordures, Water of Leith

Océan 473

Loups de mer (1. Droits de douane, 2. Tâches raisonnables, 3. Pont des véhicules), Course contre la montre, Haute Mer, Désertion, Dilemmes de l'héro n°1, Tours de Londres, Botulisme par blessure

Pénurie 543

Dilemmes de l'héro n°2, Notes sur une épidémie 6, À bon port, Dilemmes de l'héro n°3, St Monans (Éducation par les pairs), Au bord, Journal de réhab, Avanti, Chasse au dragon, Voyage d'affaires, Dilemmes de l'héro n°4, Erreur de casting, Notes sur une épidémie 7, *Trainspotting* à Gorgie

Tenté

Prologue: Notes tirées du journal de réhab

Chronique: À propos d'Orgreave

Ce vieux canapé a beau être raide comme une planche, ça n'empêche pas mon corps de se détendre, de se délivrer. Ça me rappelle la résidence universitaire, à Aberdeen: allongé dans le noir, bercé par l'exaltation de la liberté, affranchi de la peur qui s'agglomérerait dans ma poitrine, comme le mucus s'agglutinait dans la sienne. Simplement parce que quel que soit le son qui me parvienne de dehors, les crissements de voitures dans les rues étroites bordées d'HLM, avec les faisceaux de leurs phares qui traversent parfois cette vieille chambre qui sent le moisi, les menaces ou les chansons que des ivrognes adressent au monde, ou les miaulements déchirants des chats qui s'adonnent à leurs plaisirs torturés, je sais que je n'entendrai pas ce bruit-là.

Pas de toux.

Pas de cris.

Pas ce bruit sourd: doof doof doof...

Pas de bruyants murmures précipités qui, par leur niveau de panique, permettent de déterminer très précisément à quel point la nuit sera blanche.

Rien que ces ténèbres relativement silencieuses qui me bercent, et ce canapé.

Pas. Un seul. Putain dtoussotement.

Parce que ça débute toujours par un toussotement. Juste un. Et alors que tu espères qu'il se calme, ton pouls qui s'accélère te fait comprendre qu'inconsciemment, tu t'étais attendu à cet aboiement. Puis il y en a un deuxième – c'est le pire moment – et ta colère se détourne de la source de cette toux pour se rabattre sur ceux qui seront à son chevet.

Putain mais laissez-le, bande de cons.

Mais bien entendu, tu entends le remue-ménage derrière le mur, fin comme une feuille de papier : un soupir las, le cliquetis sec de l'interrupteur, les petits pas précipités. Puis les voix, réconfortantes, peignées, avant le début de la sinistre procédure : le drainage postural.

Doof... doof... doof...

... doof... doof... doof...

Le rythme atroce des grosses mains de mon père frappant son dos maigre et tordu, un rythme insistant, violent même. Rien à voir avec le son et le rythme des tapes timorées de maman. Leurs encouragements, chuchotés, exaspérés.

Je voudrais tellement qu'ils le laissent à l'hôpital. Qu'il reste bien loin, putain. Je retournerai plus dans cette maison tant qu'il n'en sera pas parti pour de bon. Je me sens tellement bien dans ce havre de paix que j'arrive à oublier tout ça, et que d'eux-mêmes mon esprit et mon corps se dissolvent dans le sommeil.

« Allez, fiston ! Debout ! On s'éveille ! »

J'ouvre un œil, raide, en rogne, au son de la voix rocailleuse de mon père. Il me domine de toute sa taille, ses gros sourcils froncés, torse nu, sa poitrine est une forêt de fourrure blond gris, et il brandit une brosse à dents blanche. Il me faut trois bonnes secondes, chacune mesurée par un battement de paupières, pour me rappeler que je suis sur le canapé

de ma grand-mère, à Cardonald. Je me suis endormi il y a quelques heures à peine, et s'il n'avait pas allumé la petite lampe qui illumine vaguement la pièce d'une lueur d'aigue-marine fatiguée, tout serait plongé dans un noir de poix. Mais il a raison, il faut qu'on y aille. Qu'on attrape le car sur la place St Enoch.

~~Je sais que ça ira mieux dès que je me serai remué, même si mes vêtements sont quelque peu ET MERDE ÇA RECOMMENCE!~~

J'sais qu'ça ira mieux dès que j'me serai remué, même si mes sapes sont un peu froissées, alors j'demande à utiliser le fer à repasser de grand-mère, juste histoire de lisser les plus gros plis de mon Fred Perry bleu marine, avant de l'enfiler, réchauffer ma chair de poule blanche et maigre. Mais pour papa, c'est hors de question. « Oublie ça », dit-il en secouant sa brosse à dents, traversant le couloir à pas de géant jusqu'à la salle de bain, et appuyant sur l'interrupteur du plafonnier. « C'est pas un défilé de mode! Allez! »

Pas besoin d'autant d'encouragements; l'adrénaline me met un coup de pied au cul, me pousse à m'activer. Pas moyen que j'rate ça. Grand-mère Renton s'est levée pour nous dire au revoir; petite, cheveux blancs, robe de chambre, mais elle est encore robuste, et comme toujours alerte. Elle me mate par-dessus ses lunettes, un sac à dos à la main. Elle reste comme ça une seconde, à me regarder la bouche ouverte, fait un geste bizarre, et puis elle s'en va emmerder mon père à l'autre bout du couloir. J'entends sa petite voix qui chantonne. « À quelle heure il part, le car... il va jusqu'où... à quelle heure vous arrivez là-bas...? »

« Retourne... te coucher... maman », gargouille mon père entre les gorgées de dentifrice et de salive, et j'en profite pour me saper vite fait : polo, jean, chaussettes, tennis et blouson. Jregarde les photos

encadrées du grand-père Renton sur la cheminée. Grand-mère a sorti les quatre médailles qu'il a reçues à la guerre, y compris la croix de Victoria, qu'on lui a remise après la Normandie, jcrois. Il aurait pas aimé qu'on les expose comme ça. Il les conservait dans une boîte à cigares, et il fallait toujours insister pour qu'il nous les montre. Faut reconnaître, dès le début il nous a dit que c'était de la pure connerie, à moi et à mon frère Billy. Que certains hommes courageux recevaient jamais de médailles pour leurs actes héroïques, tandis que des branleurs se faisaient décorer pour que dalle. Je msouviens, une fois qu'on était en vacances dans cette maison d'hôtes à Blackpool, j'avais insisté, « Mais toi, t'étais courageux, grand-p'pa, pour débarquer sur cette plage, fallait bien que tu sois courageux. »

« J'étais terrifié, fiston, » qu'il m'avait dit, avec une expression terrible. « Mais par-dessus tout, j'étais furieux : furieux d'être là. Vraiment furieux. Je voulais qu'une chose, c'était passer ma colère sur quelqu'un, et rentrer chez moi. »

« Mais fallait bien arrêter ce cauchemar de bonhomme, quand même », avait dit mon père d'un ton implorant, « c'est ce que t'as toujours dit ! »

« J'sais bien. Mais ce qui me rendait furieux, plus que tout, c'est qu'on l'ait pas arrêté dès le début. »

Les deux photos de grand-père R présentent un contraste subtil. Sur la première, on voit un jeune mec sûr de lui, dans un uniforme qui lui donne un air grave, sur le point de se lancer dans une aventure pas croyable avec ses potes. Sur la seconde, prise plus récemment, on le voit en train d'afficher un grand sourire, mais différent du sourire prétentieux de la première photo. C'est pas un faux sourire, mais on dirait qu'il a été prémédité, et qu'il lui a coûté de gros efforts.

De retour dans le salon, ma grand-mère me surprend devant les photos. Peut-être qu'elle voit quelque chose en moi, de profil, un éclat du passé, parce qu'elle vient se coller contre moi, elle passe un bras autour de ma taille et elle murmure, « Montre-leur qui t'es, à ces pourris. » Grand-mère sent le vieux parfum, comme si elle se lavait avec un savon que plus personne utilise. Mon père nous rejoint, et alors qu'on s'appête à partir, elle ajoute, « Mais fais bien attention à toi et à mon petit gars », c'est-à-dire mon père. Ça fait bizarre qu'elle le considère encore comme son « petit gars », alors qu'il est déjà bien vieux, presque cinquante piges !

« Allez fiston, on est partis, le taxi est déjà là », qu'il dit en regardant par la fenêtre, entre les rideaux. Peut-être qu'il a un peu honte de ce qu'elle vient de dire. Il se retourne et il embrasse grand-mère sur le front. Elle attrape ma main. « T'es le meilleur, mon petit, le meilleur de tous », qu'elle s'empresse de chuchoter, sûre d'elle. Elle me dit ça à chaque fois que j'la vois, depuis que j'suis môme. Ça m'plaisait vachement jusqu'à ce que j'découvre qu'elle disait la même chose à tous ses petits-enfants, et même aux gamins de la voisine ! Mais j'suis sûr que cette fois c'est sincère.

Le meilleur de tous.

Elle lâche ma main et tend le sac à dos à mon père. « Et fais attention à pas renverser le thermos qu'ya dedans, David Renton, » qu'elle lui dit d'un ton pincé.

« J't'ai déjà dit que j'ferai attention, m'man », qu'il répond, tout penaud, dans un ronchonnement d'ado. Il stourne vers la porte mais elle le retient. « T'oublies quelque chose », qu'elle dit, avant de s'approcher du buffet et de sortir trois petits

verres, qu'elle remplit de whisky. Mon père roule les yeux. « M'man... »

Elle l'entend même pas. Elle lève son verre, me pousse à faire pareil, alors que j'déteste le whisky, et que c'est le dernier truc qu'j'ai envie d'avalier à une heure pareille. « À nous ! » coasse grand-mère.

Papa boit le sien cul sec. Celui de grand-mère est déjà vide, comme par osmose : j'l'ai même pas vue porter le verre à ses lèvres. Il me faut deux gorgées dégueulasses pour descendre le mien. « Allez, fiston, t'es un Renton », qu'elle lance comme un reproche.

Papa m'fait un signe de la tête et on se casse. « Quelle affreuse bonne femme », dit-il affectueusement, alors qu'on monte dans le grand taxi noir. J'ai l'estomac qui brûle. J'fais au revoir de la main à cette petite silhouette qui se tient sur le seuil, dans cette rue sombre, en espérant que cette imbécile de vieille chouette rentre vite à l'intérieur, au chaud.

Glasgow. C'est comme ça qu'on a appris à l'épeler correctement à l'école primaire : Granny Likes A Small Glass Of Whisky (« Mamie aime bien boire un petit verre de whisky »).

Il fait toujours noir comme dans un four. Glasgow un lundi à quatre heures du mat', c'est vraiment flippant. Le taxi grince et bringuebale jusqu'au centre-ville. Ça fouette à l'intérieur : un connard a dû dégueuler partout, hier soir, et ça sent encore. « Nom de dieu. » Le vieux secoue la main à hauteur de son pif. Mon père est un grand mec aux épaules bien larges, moi je tiens plutôt de ma mère : un vrai clou, avec de longues jambes et de longs bras. On peut dire que ses cheveux à lui sont vraiment blonds (même s'ils commencent à grisonner), alors que même en chipotant sur les nuances ou jsais pas quoi, les miens sont roux, point. Il porte une veste marron

en velours côtelé, qui je dois dire est franchement classe, mais l'effet est ruiné par un badge du Glasgow Rangers Football Club, épinglé à côté de celui de l'*Amalgamated Union of Engineering Workers*¹, et il pue l'après-rasage Blue Stratos.

Le car nous attend sur la place déserte derrière Argyle Street. Certains manifestants se font harceler par un clodo bourré qui leur demande de l'argent, disparaît dans la nuit en titubant, et revient pour remettre ça. J'monte dans le car pour m'éloigner de cette vermine. Cet enfoiré me dégoûte: aucune dignité, aucune conscience politique. Ses yeux fous qui roulent, ses lèvres caoutchouteuses retroussées au milieu de ce visage violet. Il s'est fait écrabouiller par le système, et tout c'que ce parasite trouve à faire, c'est dmendier auprès de gens qui ont le courage de contre-attaquer. « Pauvre con », j'm'entends dire sèchement.

« Juge pas les autres aussi rapidement, fiston. » L'accent de Glasgow de mon père est plus fort: c'est l'effet que ça fait quand il descend du train d'Édimbourg à Queen Street. « Tu connais rien de la vie de ce gars. »

J'dis rien, mais j'ai tout sauf envie de connaître l'histoire de cette raclure. Dans le bus, j'm'assois à côté de mon père et deux dses anciens potes des chantiers navals de Govan. Ça fait du bien, ça faisait longtemps qu'je m'sentais pas aussi proche de lui. On dirait qu'ça fait des siècles qu'on a rien fait ensemble, juste tous les deux. Mais il reste assez silencieux, plongé dans ses pensées, sûrement inquiet pour mon petit frère, Davie, qui vient de retourner à l'hôpital.

1. AUEW : Union syndicale des travailleurs de l'ingénierie.
(Toutes les notes sont du traducteur.)

Ya plein à boire à bord du car, mais interdiction d'y toucher avant le trajet de retour, quand on aura stoppé les camions des jaunes! Ya aussi de quoi bouffer: grand-mère Renton a fait des tas et des tas de sandwiches au pain de mie, blanc et spongieux, tomate-fromage, tomate-jambon, comme si c'était à un enterrement qu'on allait!

En fait dans le bus, ça ressemble plus à un match de foot qu'à une procession au cimetière ou à un piquet de grève: il y a une ambiance de finale de coupe, avec toutes ces bannières qui pendent aux fenêtres. La moitié des gens qui strouvent dans notre car sont des mineurs en grève, ils viennent de l'Ayrshire, du Lanarkshire, des Lothians et du Fife; l'autre moitié, c'est des syndicalistes, comme mon vieux, et des compagnons de voyage, comme moi. Ça m'a fait tellement plaisir quand papa m'a dit qu'il m'avait trouvé une place: les petits engagés de service de la fac vont crever de jalousie quand ils apprendront qu'j'ai fait le voyage dans un des cars du *National Union of Miners*²!

Le car est pas sorti de Glasgow depuis très longtemps que la nuit s'efface déjà pour laisser place à un ciel superbe, une aube d'été bleu-vert. Il a beau être très tôt, ya déjà un peu de monde sur la route, et certains klaxonnent pour nous dire qu'ils soutiennent la grève.

Au moins Andy, le meilleur ami de mon père, est plus causant. C'est un mec super de Glasgow, physique noueux, ancien soudeur, membre du PC depuis toujours. Sa peau quasi transparente, jaune nicotine, est comme tendue sur son visage osseux. « Alors en septembre, tu reprends la fac, c'est ça, Mark? »

2. NUM : Syndicat national des mineurs.

« Ouais, mais avec des potes on va voyager en Europe le mois prochain, avec InterRail. Là j'rebosse à mon ancien boulot de menuisier, histoire d'faire un peu de thune. »

« D'accord, j'vois. C'est vraiment génial la vie, quand on est jeune. Profites-en autant que tu peux, c'est mon conseil. T'as une petite copine à la fac ? »

Avant qu'il ait pu répondre, les oreilles de mon père se dressent.

« J'espère bien qu'on, sans quoi la petite Hazel va lui faire la vie noire. C'est vraiment une chouette gamine », qu'il dit à Andy, avant de se tourner vers moi pour me faire, « Qu'est-ce qu'elle fait, déjà ? »

« De la déco de vitrines. Pour Binns, le grand magasin à West End, tu sais », je dis à Andy.

Un gros sourire de crocodile satisfait s'étale sur la tronche de mon père. Si ce pauvre con savait à quoi ressemblerait vraiment notre relation, à Hazel et moi, il en causerait tout de suite beaucoup moins. Horrible. Mais c'est encore une autre histoire. Le daron est tout content de me savoir avec une fille, pendant des années il a flippé que je sois pédé, à cause de mes goûts musicaux. J'ai eu une puberté agressivement glam rock, avant de passer au punk quand j'étais ado. Et puis ya eu cette fois où Billy m'a surpris en train de branter

Encore une autre histoire.

On passe un bon moment, et tout va toujours bien quand on traverse la frontière pour passer en Angleterre, mais quand on commence à s'approcher du Yorkshire en passant par des routes plus petites, l'ambiance devient un peu bizarre. Ya des flics partout. Mais au lieu d'arrêter le car tous les cinq mètres sans raison, comme on aurait cru, ils nous font juste signe de continuer à rouler. Ils nous indiquent même

le meilleur trajet pour arriver au village. « C'est quoi ce bordel ? » crie un des gars. « Pourquoi ils ont pas bloqué les routes, pourquoi ils nous harcèlent pas comme d'habitude ? »

« La polis fait dans la proximité, maintenant », rigole un autre type.

Mon père pose les yeux sur une rangée de flics tout contents, l'un d'eux nous salue de la main avec un sourire jusqu'aux oreilles. « Ça mplaît pas, tout ça. Ya quelque chose qui cloche. »

« Du moment qu'ils nous empêchent pas de bloquer leurs jaunes », j'fais.

« On reste calme », qu'il me prévient en grondant, avant de froncer les sourcils. « Alors c'est qui ce pote que tu vas retrouver ? »

« C'est un des mecs de la bande de Londres avec qui je traînais, au squat de Shepherd's Bush. Nicksy. Un mec cool. »

« Encore un de ces couillons de punks, je parie ! »

« Je sais pas quelle musique il écoute maintenant », je lui réponds, un peu fâché. C'est vraiment le roi des vieux cons, quand il veut.

« Le punk, jvous jure », qu'il rigole en s'adressant à ses potes, « encore une manie qui a fini par lui passer. C'est quoi, la dernière, déjà ? Ces nuits blanches soul, au Bolton Casino, c'est ça ? Des nuits blanches à boire des cocas ! »

« Wigan Casino, pas Bolton. »

« Pareil au même. Sacrée soirée qu'ça doit être, hein ! À vider des cannettes de coca ! »

Andy et d'autres gars smarrent avec lui et j'encaisse les vannes sans rien dire, parce que ça sert à rien de discuter musique avec des vieux cons. J'ai envie d'eux dire que les vers de terre ont fini de récurer ce qui restait de Presley et de Lennon,

qu'il est temps de passer à autre chose, mais bon, ya toujours une chouette ambiance dans le car, et puis comme j'ai dit, pas la peine de discuter.

Avec l'aide de la police, on finit par arriver au village et le car se gare sur la grand-rue, derrière tous les autres. Ça fait bizarre parce qu'il est encore super tôt, le soleil a pas fini de chauffer, et ya de plus en plus de monde. Le vieux file vers un téléphone public, et rien qu'à sa tête, je sais de quoi il est question, et je sais que les nouvelles sont pas bonnes.

« Tout va bien ? »

« Ouais... » qu'il dit, avant de secouer la tête.
« Ta mère m'a dit que le ptit père a passé une nuit horrible. Ils ont dû le mettre sous oxygène, la totale. »

« Oo... Kay. Je suis sûr que ça va s'arranger », je lui dis, « ils savent ce qu'ils font. »

Putain. Même ici il faut qu'ce petit con gâche tout...

Papa commence à dire qu'il aurait pas dû laisser le petit Davie seul avec maman, parce qu'elle sait pas faire le drainage postural comme il faut, et il a peur qu'les infirmières de l'hosto soient trop occupées pour prendre le temps nécessaire à un bon drainage. Il secoue la tête, avec une tronche de trois kilomètres. « Il faut surtout pas qu'ils laissent le mucus s'accumuler dans ses poumons... »

J'en peux plus d'entendre ces conneries pour la trente millième fois. On est en plein Yorkshire, l'atmosphère est toujours excellente, mais c'est comme si de l'ambiance finale de coupe, on était passé à une sorte d'ambiance de festival musical. Tout le monde est à fond, on marche jusqu'au champ où sont massés les grévistes. Même mon père est joyeux, il smet à parler avec un gars du Yorkshire, avec qui il échange son badge de l'AUÉW contre celui

du NUM, chacun épinglant fièrement celui d'autre sur sa poitrine comme si c'était une médaille.

On voit les flics se rassembler devant les barrières qu'ils ont installées. Y'en a un putain de tas. Je mate ces connards à chemise blanche de la police métropolitaine; dans le car, un des gars disait qu'ils avaient préféré pas mettre trop de policiers du Yorkshire en première ligne, histoire d'être sûrs de la loyauté des flics. Dans notre camp, ya autant de bannières que de syndicats et de groupes politiques ayant annoncé leur venue. Mais j'commence à être un peu sur les nerfs: ya de plus en plus de flics. À chaque nouvelle fournée de manifestants qui nous rejoint, on dirait que les effectifs de polis augmentent d'autant, et plus encore. Andy exprime parfaitement l'électricité qu'il y a dans l'air. « Ça fait des années qu'ils attendent ça, depuis que les mineurs ont fait sauter Heath³. »

Impossible de louper l'usine qu'on a l'intention de bloquer: elle est surplombée par deux énormes cheminées phalliques, qui s'adressent au milieu d'une série de bâtiments industriels de style victorien. Vraiment menaçant. La polis nous a tous parqués sur le grand champ qui se trouve au nord. Les chants cessent et un silence emplit tout à coup l'espace; jregarde la cokerie qui me rappelle un peu Auschwitz, et l'espace d'une seconde, j'ai la sale impression qu'on va nous pousser à l'intérieur, genre ya des fours à gaz dedans, parce que non seulement les flics sont plus nombreux qu'les manifestants, mais en plus ils nous cernent sur trois côtés, et qu'le quatrième est bloqué par le chemin de fer. « Ces enfoirés savent vraiment c'qu'ils font », dit Andy en secouant la tête, d'un air désolé. « Ils sont en train de tous

3. Edward Heath, Premier ministre conservateur (1970-1974).

nous pousser dans cette direction. Ça cache quelque chose, tout ça ! »

J'ai l'impression qu'il a pas tort, parce qu'un peu plus loin devant, ya cinquante flics à cheval, et un peu plus avec des chiens. Et on comprend qu'ils sont là pour se foutre dessus, parce qu'ya pas une femme flic parmi eux. « Reste bien près de nous », dit mon père en remarquant un groupe de mecs bien costauds, avec l'accent du Yorkshire, qui semblent crever d'envie d'y aller en force.

Soudain un tonnerre d'applaudissements éclate parmi la foule : Arthur Scargill vient d'apparaître, salué comme une rock star, et le chant *Victory to the Miners* retentit. Le vent soulève les longs cheveux qui cachent sa calvitie, et il enfille une casquette de base-ball.

« À c'qui paraît y'aurait plein d'agents du MIS infiltrés parmi nous », dit Cammy, un mec qui était dans notre car, à Andy alors qu'on s'presse dans l'espoir de voir Scargill.

Ce genre de blabla me plaît pas du tout, parce que j'préfère m'imaginer ces cons des services secrets britanniques à la manière de Sean Connery, en smoking impeccable à Monte-Carlo, pas sous les traits de pauvres bouffons en train d'espionner des villages miniers dans le Yorkshire, se faisant passer pour des mineurs histoire de bien fliquer tout le monde. Scargill prend un mégaphone et il slance dans un des discours vibrants dont il a le secret et qui à chaque fois m'font frissonner la nuque. Il parle des droits des travailleurs, il dit qu'si on nous enlève le droit de grève et celui d'se constituer en syndicats, alors on deviendra tout bonnement des esclaves. Ses mots, c'est comme une drogue, on les sent parcourir tous les corps qui se trouvent autour : des yeux qui s'embuent, des colonnes vertébrales qui se raidissent,

des cœurs qui gonflent. Et quand il conclut, poing dressé en l'air, le chant *Victory to the Miners* est plus fiévreux que jamais.

Les leaders des mineurs, y compris Scargill, s'embrouillent avec les chefs des flics, qui leur disent qu'on pourra pas smettre là où il faudrait qu'on smette pour manifester comme il faut, et on sretrouve cantonnés sur ce champ qui est bien trop loin d'usine. « On serait à Leeds que ça reviendrait au même, bordel ! » crie un balèze en grosse veste à un flic aux rouflaquettes épaisses en tenue antiémeute. « J'ai honte pour vous, putain ! »

L'enfoiré reste planté là, impassible, l' regard fixé loin devant, comme si c'était un des gardes du palais de Buckingham. Mais soudain l'atmosphère change une fois de plus, la tension semble se dissiper : on vient dlancer un ballon de foot dans la foule et certains se mettent à jouer, en utilisant des casques de mineur pour figurer les poteaux des cages. Jsuis pris d'une bouffée d'euphorie en apercevant ce petit con de cockney de Nicksy ; il a le ballon, il dribble comme un taré, gueule autant qu'il peut, et jfonce de toutes mes forces pour lui faire un tackle vicieux, les deux pieds en avant. « Prends ça, sale Anglais de mes deux ! » que jcrie en le faisant tomber, et il srelève aussitôt en hurlant : « T'es du MIS ou quoi, putain de footeux à la con ? »

Tout le monde autour de nous s'arrête de jouer, comme si les gars s'attendaient à une baston, mais on finit par éclater de rire tous les deux.

« Comment ça va, Mark ? » demande Nicksy. C'est un petit mec nouveau, les yeux perçants, avec une frange rabattue sur le front et un nez crochu, à son allure et à sa façon de bouger, on dirait un boxeur poids léger, toujours à danser sur ses pieds, à rouler des épaules. Sacrément énergique, le petit con.

« Ça va bien, mec », que jdis en regardant les rangs des flics. « Mais on nous a envoyé du lourd aujourd'hui, hein ? »

« Tu m'étonnes, putain. J'suis arrivé en train à Manchester vendredi, on m'a déposé ici ce matin. Ça grouillait déjà d'volailles. » Il indique les rangs de flics d'un mouvement de la tête. « Certains ont reçu une nouvelle formation tactique antiémeute, après Toxteth et Brixton. Ils demandent qu'à smettre sur la gueule, ces cons. » Il tourne la tête vers moi, aussi rapidement qu'un fouet. « T'es avec qui, grand ? »

« Mon vieux. On est venus dans le bus écossais de la NUM », j'explique, alors que l'ballon passe au-dessus dnos têtes, et on essaye de revenir dans le jeu, sans grosse motivation. Mais plus le nombre des deux camps augmente, plus la tension sremet à monter. Tout le monde arrête de courir après le ballon au moment où quelqu'un crie qu'les camions de briseurs de grève devraient plus tarder maintenant, et qu'on est trop loin pour leur bloquer la route. Certains gars sregroupent et smettent à balancer des pierres aux flics, qui répliquent en positionnant un cordon de poulets avec de longs boucliers, juste devant les polismen normaux. Une ovation explose au moment où un des flics smange un bon coin dbrigue en pleine gueule. J'ai l'estomac retourné, mais jme sens électrisé, une énergie qui annule le malaise, alors que dans des grondements, on spasse le mot que les jaunes vont charger l'coke de l'usine dans leurs camions !

Tout lmonde smet à pousser pour essayer de passer à travers le cordon de flics, et jme fais propulser dans tout ce bordel, les bras immobilisés le long du corps pendant une bonne minute bien flippante, jperds de vue Nicksy, et jme demande en pleine panique où est mon père, en mrappelant soudain ce que m'a dit grand-mère

Renton. Un trou se fait dans la foule, j'm'y faufile, et juste après la polis montée smet à charger, et tout le monde prend ses putains de jambes à son cou. Ça fait comme une haie d'honneur au foot, les canions ont assez de place pour passer maintenant, et on pète tous un plomb! J'me mets à hurler à un jeune flic, à peu près mon âge, à deux centimètres de sa face: « QU'EST-CE QUE T'ES EN TRAIN DE FOUTRE, ESPÈCE DE PUTAIN DE NAZI BRISEUR DE GRÈVE?! »

On pousse de nouveau en avant, mais quand la polis montée charge, cette fois le reste des flics est derrière eux. Les pierres smettent à pleuvoir sur ces sales cons, et par haut-parleur, un poulet nous prévient qu'si on recule pas de cent mètres, ils vont charger en tenue anti émeute. On les voit spréparer, avec leurs casques, leurs petits boucliers et leurs matraques.

« Ces putains de petits boucliers », crie un autre gars, « c'est pas pour sdéfendre, c'est pour nous les foutre dessus! »

Le mec a vu juste: on bouge pas d'un poil, ces enfoirés chargent, et ça devient complètement timbré. Quasiment tout le monde est habillé normalement, certains ont tout juste des vestes épaisses, mais personne n'a d'arme pour sdéfendre, et quand la polis attaque, c'est la panique générale au milieu des grévistes, et ça part en vrille. J'prends un coup dans le dos, un autre au bras, ça mfout une drôle de nausée, et puis un autre à la tempe. C'est pas la même sensation qu'un coup de poing ou un coup de pied, jsens le dégât qu'ça fait sous la peau, mais l'adrénaline est le meilleur anesthésiant, et j'riposte, en balançant un coup dpied contre un bouclier...

PUTAIN ÇA SERT À RIEN.

C'est pas juste, putain... à quoi ça rime... il est où, mon bouclier à moi?... et ma putain dmatraque, bande de sacs à merde?... c'est pas juste, putain...

J'mets de coups de poing et des coups de pied contre le plexiglas, pour essayer d'le briser, mais rien à faire. Et puis merde: j'me retourne, j'me mets à courir sans savoir où, j'donne un gros coup à un flic, par derrière, un gros con qui m'est passé devant à la poursuite d'un gréviste. Il trébuche, on dirait qu'il va tomber, mais il retrouve son équilibre et continue à courser le pauvre mec en m'ignorant complètement. J'vois alors un type par terre, en train d'se faire défoncer par trois flics. Penchés sur lui, ils sont en train d'le bastonner à coups de matraque. Une nana, mon âge environ, les cheveux longs, noirs, leur crie après, désespérée: « Mais qu'est-ce que vous faites! »

Un des flics la traite de sale pute à mineurs et la pousse. Elle trébuche et tombe sur le dos, mais elle est remise sur pied par un gars plus vieux, qui pour la peine sprend un coup de matraque en pleine épaule. Tout l'monde gueule, tout l'monde hurle, et j'reste là, paralysé, entre la pensée et l'action, juste coincé, enrayé, et un flic d'un certain âge me regarde, jette un œil au plus jeune, avant de m'aboyer dessus, « FOUS LE CAMP D'ICI TOUT DE SUITE OU TU VAS TE FAIRE TUER, BORDEL! »

Dans son ton, c'est plus l'inquiétude que la menace qui m'terrifie. J'me surprends à détalier, à m'frayer de force un chemin au milieu d'la confusion et des cris, en tentant de retrouver mon père et Andy, ou même Nicksy. Où que je regarde, c'est n'importe quoi: un mec énorme, hyper musclé, avec des cheveux longs et un cuir de motard est en train de défoncer un flic; ce con de poulet a beau avoir un bouclier et une matraque, le gros balèze est en train d'le mettre à l'amende, de le rouer de coups avec ces poings gros comme des marteaux de forge. Un autre mec titube avec du sang qui lui gicle de la tête, sans trop savoir

où il va, comme s'il y voyait plus rien. J'sens un coup atroce dans mon dos, j'ai l'estomac qui se soulève mais j'reprime cette sensation, et j'me retourne pour voir un flic, l'air paniqué, avec sa matraque et un bouclier, qui s'éloigne, comme si c'était moi la menace. Tout spasse au ralenti, j'ai la tête qui bourdonne d'inquiétude pour le vieux, mais en même temps j'me régale de cette surexcitation, j'suis remonté à bloc. Par chance la polis se replie, les manifestants amochés se regroupent et on avance, après avoir ramassé des pierres sur l'côté du champ. J'attrape une caillasse, parce que j'me dis que ces putains de malades font pas de prisonniers et qu'il m'faut absolument quelque chose qui ressemble plus ou moins à une arme. Mais en vrai c'que j'veux vraiment à cet instant précis, c'est retrouver mon père.

Putain mais qu'est-ce que...

Tout à coup, des cris de rage déchirent l'espace, une telle agonie dans ces voix qu'une seconde, j'me dis que la polis vient d'nous asperger les yeux d'ammoniac ou un truc du genre. Mais en fait c'est les camions de jaunes: ils sont en train d'quitter l'usine, chargés à ras bord de coke. Une nouvelle poussée, mais on s'fait remettre à notre place par la polis, et Scargill s'avance devant la rangée de flics, criant dans son mégaphone, mais impossible de capter c'qu'il raconte, on dirait une annonce en quai de gare. Les camions s'éloignent sous les injures et les huées qui faiblissent, à mesure qu'la combativité des manifestants décline. J'sens quelque chose geler dans ma poitrine, quelque chose de dur et d'horrible, et j'me dis, game over, et j'me remets à rechercher mon père.

Faites qu'il lui soit rien arrivé dieu des huguenots
dieu du pape dieu des musulmans dieu des juifs dieu
des bouddhistes n'importe quel dieu je vous en supplie
faites qu'il lui soit rien arrivé...

Certains grévistes quittent le champ en direction du village avec leurs camarades blessés, mais d'autres restent là, au soleil, à les voir comme ça, peinarde, on imaginerait pas qu'ya quelques minutes à peine, ils ont participé à une baston générale. Moi, rien à voir : j'ai les dents qui claquent, et j'tremble comme si j'avais un petit moteur dans les tripes. J'me rends enfin compte de là où j'me suis fait frapper, j'sens de sales élancements à la tête, au dos, et au bras, qui pend mollement le long de mon corps.

PUTAIN DÉ...

J'resemble alors à ce qu'est mon père : quelqu'un qui s'inquiète constamment. À ce qu'il est maintenant, pas à ces photos de lui quand il était plus jeune. Un jour j'ai pris la peine d'lui demander pourquoi il avait toujours l'air soucieux, maintenant.

« À cause de mes enfants », il avait répondu.

FAITES QU'IL AILLE BIEN!

J'm'apprête à retourner au village, direction le car ; je m'dis qu'le vieux et Andy doivent déjà y être ; mais c'est l'instant que choisissent les brigades antiémeute pour s'avancer vers nous, en tambourinant de leurs matraques sur leurs petits boucliers. J'arrive pas à y croire, la partie est jouée, ces putains de camions sont partis ! Mais ils sont en train de charger une fois de plus, on est pas armés et largement moins nombreux, et j'me dis : ces enculés veulent vraiment notre mort, et l'seul truc à faire c'est d'se casser et vite fait, glisser sur le talus jusqu'aux voies ferrées. À chaque pas, j'ai un putain d'élancement au dos. Je m'prends la veste dans une clôture et j'entends l'tissu se déchirer. Sur le ballast à côté de moi ya un gros mec plus vieux que moi avec une vraie tête de con, il boite, et il bégaye, avec un accent du Nord de l'Angleterre : « C'est... c'est... putain, mais ils veulent nous assassiner ! »

Où est mon père, bordel de merde ?

On traverse la ligne de chemin de fer et j'aide le mec à grimper en haut de l'autre talus. Sa jambe est foutue, j'ai le dos en bouillie, et c'est d'autant plus la lutte qu'il a le bras complètement niqué. Le type chevrote à mon oreille, comme en état de choc. Je croyais qu'il venait du Nord, mais il m'dit qu'il s'appelle Ben et qu'en fait c'est un des mineurs grévistes de Notts. S'est pris un sale coup au genou.

Mes douleurs sont maintenant remplacées par une nausée, un truc qui remue tout au fond dmon ventre. Parce que de l'autre côté des voies ferrées on assiste à un vrai carnage, les grévistes qui sont restés sont en train dse faire bastonner et arrêter par la polis, certains sont déterminés comme pas possible et continuent dse friter envers et contre tout. Un mec avec une chemise de bûcheron rouge, à genoux, est en train ds'occuper d'un pote qui s'est fait étaler. Un flic en tenue antiémeute lui met un putain dcoup au crâne, par derrière, et le type s'effondre sur son ami. On dirait une vraie exécution. Sur lpont qui surplombe le chemin de fer une poignée dmanifestants sont en train dbalancer aux flics des trucs qu'ils ont chopés dans une décharge. D'autres gars traînent une épave de voiture, la mettent en travers de la route et y foutent le feu. Ça a rien à voir avec dla surveillance ou d'encadrement, c'est une guerre contre des civils.

Une guerre.Des vainqueurs. Des vaincus. Des pertes.

Je laisse Ben pour rejoindre la route et jsuis soulagé de voir mon père. Il stient là avec un mec qui a un drôle d'air, comme s'il portait le masque de Batman. En approchant jme rends compte que c'est du sang sec, noir, qui lui recouvre le visage au point qu')arrive juste à distinguer le blanc de ses yeux et

ses dents. J'flippe un bon coup en captant qu'il s'est fait défoncer le crâne, et pas qu'un peu. La polis continue d'avancer, mi en pourchassant, mi en nous aiguillant vers le village. On monte dans le car, et pas mal des gars ont l'air bien amoché. Mon père s'est coupé à la main. Il me dit qu'il s'est à cause d'une bouteille cassée qu'a tancée jetée un gréviste et qui a pas atteint les rangées de flics. Andy est dans un sale état, il a besoin de soins, mais dans la brigade qui nous encercle un enfoiré de poulet nous dit qu'toute personne qui s'arrêterait à un hosto serait sujette à une arrestation, et qu'on ferait mieux d'entrer chez nous. Ces visages arrogants, pleins de haine: rien à voir avec les gueules rayonnantes qui nous ont accueillis au début.

Ces enculés nous ont tendu un guet-apens.

On a aucune raison de pas croire le flic, mais jveux redescendre du car pour voir si Nicksy va bien. « Mon pote », jdis au vieux, mais il secoue la tête et m'fait, « Laisse tomber. Le conducteur vient d'fermer la porte et pour rien au monde il la rouvrira. »

Le car démarre, et on a enroulé la chemise de quelqu'un autour d'la tête d'Andy, histoire d'essayer d'arrêter le saignement. Mon père est assis à côté d'lui, un bras autour de ses épaules, un bandage improvisé à la main, et ce pauvre Andy qui marmonne, « Jamais vu un truc pareil, Davie... j'arrive pas à y croire... »

J'suis assis là, avec le bas du dos qui m'éclanche toujours, à me demander jusqu'où ça remonte: le chef des flics, le *Home Secretary*, Thatcher?... qu'ils aient ou non donné des ordres, ils sont de toute façon complices. Des lois antisyndicat et de grosses augmentations pour la polis alors qu'on coupe les

4. Équivalent britannique du ministre de l'Intérieur en France.

budgets et les avantages de tout le reste du secteur public... ces putains d'enfoirés ont tout fait pour les pousser à agir comme ça...

Il règne une ambiance de morgue dans le car alors qu'on s'engage sur l'autoroute. On sort les rafraîchissements, on s'enverge dessus : au bout d'un moment ils smettent à faire effet, et on chante *Victory to the Miners* avec de plus en plus de force, de conviction, comme un défi. Mais pour moi, ça a rien de glorieux. L'impression de s'être fait rouler, comme si on revenait du stade Hampden, après que l'arbitre a sifflé un penalty, à la dernière minute, sorti de nulle part, en faveur d'équipe adverse. Il fait très chaud dehors, mais la climatisation est à fond et il gèle à l'intérieur du car. J'ai la tête collée à la vitre, jregarde la buée se condenser à chaque expiration. J'ai mal partout, surtout au bras, et à chaque inspiration, c'est comme si jprenais un coup de poing dans la colonne vertébrale.

Les gars du fond smettent à taper des pieds en chantant des ballades irlandaises républicaines, deux chansons pro-IRA se mêlent à la sélection musicale, et très vite, ils braillent plus que ça.

Mon père slève d'un coup, les pointe d'un doigt accusateur, sa main saigne à travers l bout de tissu qui l'entoure. « ARRÊTEZ DE CHANTER CES SALOPERIES, BANDE DE SALOPARDS DE TERRORISTES DE L'IRA! C'EST PAS DES CHANSONS SOCIALISTES, NI DES CHANSONS SYNDICALISTES, BANDE DE SACS À MERDE DE FÉNIENS! »

Un petit maigrichon slève à son tour et smet à l'engueuler, « VA TE FAIRE METTRE, SALE CONNARD DE TORY DE L'UVF⁵! »

5. *Tory*: désigne les sympathisants du Parti conservateur britannique; *Ulster Volunteer Force*: Force volontaire d'Ulster, groupe paramilitaire opposé à l'IRA (*Irish Republican Army*, Armée républicaine irlandaise).

« MOI, UN PUTAIN DE TORY?... attends un peu... »

Mon vieux sprécipite comme un taureau en furie vers le fond du car, j'pars à sa poursuite et je l'retiens par le bras avec ma main qui me fait pas mal. On est d'la même taille, mais jsuis bien moins costaud qu'lui et heureusement que Cammy s'est levé pour m'aider à maîtriser ce vieux débile. Mon père et les cons du fond sont en train d'se gueuler dessus, mais tout le monde leur dit d'se calmer, Cammy et moi on arrive à l'faire reculer, et au moment où l'car s'engage sur une bretelle de l'autoroute, un spasme douloureux me parcourt le dos, au point de me mettre les larmes aux yeux.

Putain de Weedgies⁶, faut toujours qu'ils mélangent leur foot de merde et leurs conneries sur l'Irlande à propos de tout et de n'importe quoi...

On finit par l'calmer, et beau joueur, un des débilés du fond s'empresse de venir s'excuser. C'est l'petit maigrichon, il a pratiquement pas d'menton, et il a de grosses dents qui partent dans tous les sens. « Désolé pour tout ça, mon vieux, c'est toi qui as raison, c'est ni le lieu ni le moment d'chanter ce genre d'chansons... »

Mon père accepte ses excuses et la bouteille de Famous Grouse que lui passe le mec. Le vieux boit une lampée en signe de réconciliation, et comme Castor Junior lui fait signe, il mtend la bouteille, mais j'refuse. Putain, comme si j'allais boire quoi que ce soit avec ces sales cons. Surtout pas de la saloperie de whisky.

« C'est rien, on est tous un peu à cran », fait mon père en désignant d'un coup de tête Andy, qui a l'air complètement à côté de ses pompes, comme en état de choc.

6. Désigne les habitants de Glasgow.

Ils smettent alors à parler des événements de la journée, et très vite ils finissent le bras sur les épaules de l'autre, comme si c'était les meilleurs potes au monde. Ça mfout la nausée, putain. Si ya quelque chose de pire que d'voir un con de protestant et un con de catholique s'égorger, c'est d'les voir se faire des câlins. Impossible de rester assis avec ce putain d'mal de dos. Dehors j'aperçois un panneau qui indique Manchester, et sans trop savoir c'que je fous, je devais sûrement penser à Nicksy, j'me lève. « Jdescends ici, p'pa. »

Mon daron ouvre grand les yeux. « Quoi? Mais t'étais censé rentrer à la maison... »

« Vaut vraiment mieux pas qu'tu descendes ici, mon pote », intervient son nouvel ami pour la vie, Castor Junior, sans qu'personne lui ait rien demandé. J'l'ignore complètement, ce con.

« Ouais », que j'fais à mon père, « mais j'ai promis d'rejoindre des potes au Wigan Casino », que j'mens. On est lundi après-midi, ça fait déjà quelques années que le Wigan Casino a fermé, mais j'ai rien trouvé d'mieux.

« Mais ta grand-mère t'attend à Cardonald... on prendra l'train un peu plus tard pour rentrer à Edinburgh... ton frère est à l'hôpital, Mark, ta mère va s'faire un sang d'encre... » supplie mon vieux.

« J'y vais », j'lui fais, puis j'vais à l'avant du car, et j'dis au conducteur ds'arrêter sur la bande d'arrêt d'urgence. Il me mate comme si j'étais complètement timbré, mais le frein à air siffle, et jdescends du car dans un bond, le dos crispé de douleur à la réception. J'me retourne pour voir l'expression blessée, incrédule de mon père, alors que l'car redémarre. J'me rends alors compte qu'j'ai pas la moindre putain d'idée de c'que j'fous ici, à marcher le long dcette autoroute. Mais j'ai moins mal au dos en

bougeant : fallait vraiment que jdescende dce putain de car.

Le soleil tape de toutes ses forces et il fait toujours une chaleur pas possible, franchement, une superbe journée d'été. Le car me dépasse pour filer plein nord, et j'arrache l'autocollant COAL NOT DOLE⁷, de ma veste en jean. La déchirure à la manche est pas si grosse : on y verra qu'du feu une fois recousue. J'lève le bras, j'l'étire malgré la douleur agaçante qui me ronge l'épaule. Jgrimpe un talus pour atteindre le pont qui strouve là, et par-dessus la rambarde jregarde les voitures et les camions passer sur l'autoroute en contrebas. Jme dis qu'on a perdu, qu'des jours noirs sont à venir, et je mdemande ce que jvais bien pouvoir foutre de ma vie.

7. « Du charbon, pas des indemnités chômage. »

J'ai fait ce que j'ai fait

Huit cartes d'anniversaire sont arrivées ce matin : toutes écrites par des nanas, et jcompte pas ma mère et mes sœurs. Si ça fait pas plaisir tout ça. L'une d'elles est de Marianne, avec la triste supplique « appelle-moi », après tout un étalage de petits mots sexy et de bisous. Sûrement en train dse rendre compte qu'elle commence à m'emmerder. Tout ce blabla sur le thème du « viens au mariage de ma sœur ». Est-ce que j'ai une tête à servir de cavalier à un mariage de beaufs ? N'empêche qu'elle revient à l'attaque, et par conséquent, qu'elle en concevra d'autant plus d'aigreur par la suite.

Comme de bien entendu, mon excellente humeur est gâchée par une sale enveloppe marron du chomdu, qui mconvie à un entretien d'embauche pour un poste de pompiste à Canonmills. Charmé au plus haut point qu'ils aient pensé à Simone, mais i mfaut respectueusement décliner, et toucher un ptit mot de cette indélicatesse à mon pote Gav Temperley du bureau du chômage. Les types qui bossent sont incapables de comprendre la vie d'un dilettante. Si je travaille pas, c'est par *choix*, bande d'abrutis : merci de pas me prendre pour un de ces tristes robots qui errent dans les rues comme en transe, à la recherche d'un emploi inexistant.

Pompiste. Pas de mon vivant, Thatcher. Cours toujours, Tebbit⁸. Le seul truc susceptible de m'intéresser, ce serait une proposition dposte de play-boy milliardaire !

Mais le meilleur cadeau prend la forme d'un coup de fil. Joyeux anniversaire pour tes 22 piges, Simon David Williamson :

8. Norman Tebbit, ministre du Travail de Margaret Thatcher.

Monsieur Pas-de-Couilles a enfin quitté l'appart' ! À l'annonce de cette nouvelle, soumise par ma sœur Louisa, je reste sans voix, et brandis un poing victorieux en l'air. Un rapide coup d'œil au dictionnaire, c'est aujourd'hui un jour « C », et le nouveau mot est :

cÉCITÉ, n. f., état d'une personne aveugle. *Fig.*
Absence de clairvoyance, de lucidité.

Et je me rends direct à la Banane⁹ !

Putain si c'est pas beau !

J'ai à peine mis un pied dehors qu'il smet à flotter ; une pluie froide et piquante mais je mfends d'un sourire, j'étends mes bras nus, en T-shirt, et levant la tête au ciel en ce jour béni, je laisse ce don du Bon Dieu rafraîchir ma peau.

Pour en revenir à nos affaires : je me rends dans le trou des Williamson au premier étage de ce terrier tout équipé qui domine le vieux port, loin dcette daube au sud de Junction Street et Duke Street que jme refuse à considérer comme faisant partie du *vrai* Leith. — Simon... mon fils... supplie ma mère, mais l'ignorant elle, Louisa et Carlotta, je passe immédiatement dans lboudoir parental pour vérifier que ce cabotin à la con a bien retiré vestes et chemises dl'armoire, signe incontestable qu'il se sera *vraiment* fait la malle, et qu'il ne s'agit pas d'un stratagème visant à encore mieux manipuler son monde par la suite. Mon cœur bat à tout rompre alors que j'ouvre le panneau dans un grincement. Yes ! Plus rien ! PUTAIN SI C'EST PAS BEAU !

Mon Dieu, après tout ce qu'il lui a fait subir, on s'attendrait à ce qu'elle soit ravie, mais maman, assise sur le canapé, sanglote et maudit la salope qui lui a volé son petit trésor. — C'est cette putain qui lui a lavé le cerveau !

Non capisco !

9. *Cables Wynd House* : immeuble à la forme courbe du quartier de Leith, à Édimbourg.

Elle devrait remercier cette timbrée dl'avoir débarrassée de cette sale sangsue gluante. Mais non : Louisa, ma sœur aînée, sanglote avec elle, et ma cadette, Carlotta, est assise à ses pieds comme une abruti. On dirait une famille juive d'Amsterdam qui dretour au bercail, découvre que l'homme de la maison vient d'être déporté!

Jtombe à genoux face à elles, jprends la main potelée de ma mère, avec ses bagues minables, jcaresse les longues boucles sombres de Carlotta de l'autre main. — Il nous fera plus de mal, mama. C'est c'qui pouvait arriver de mieux, pour tout le monde. Ne faisons pas preuve de cécité.

Elle sanglote dans son mouchoir, dévoilant les racines grises de ses cheveux teints d'un noir d'encre et figés par la laque. — J'arrive pas à y croire. J'ai-ai toujours su que c'était-ait un grand pécheur, chevrote-t-elle avec son accent mi-prolo, mi-rital, mais ja-amaï j'aurais cru-u qu'il ferait ça...

Je suis venu apporter mon soutien, physique si besoin était, merde, j'aurais même aidé ce connard à faire ses valises, mais délice des délices, il est déjà parti. Si j'avais su que ça se passerait aussi paisiblement j'aurais claqué mes économies pour acheter du Moët & Chandon! J'ai *hyper* envie de fêter ça. Vingt-deux ans, putain! Mais tout ce à quoi j'ai droit, ici, n'est que tristesse, désespoir et gueules en pleurs.

Et puis merde. Je me relève, et les laissant faire des bulles de morve, sors sur lpalier pour fumer une cigarette. On en admirerait presque ce salopard, la poigne de fer avec laquelle il les tient toutes. Mon père: David John Williamson. J'ai vu des photos dla daronne quand elle était jeune: une merveille méditerranéenne, brune et sensuelle, avant que les pâtes fassent effet et qu'elle acquière ses actuelles proportions de semi-remorque. Putain mais comment elle a pu tomber amoureuse dce sac à foutre?

La pluie a cessé et le soleil fait son grand retour, éliminant tout souvenir de l'averse à l'exception de quelques flaques sur les dalles de béton irrégulières de HLM land. C'est ça qu'jdevrais faire, ratisser la baraque et éliminer la moindre trace de ce sale

con. Au lieu dça, j'inspire une profonde bouffée de fumée de Marlboro, satisfait.

Considérant un Leith plus ensoleillé que jamais, je zieute Coke Anderson, avec sa femme et ses enfants, en train de descendre dla caisse familiale. Madame, Janey, devait carrément être bonne au temps jadis, et reste encore envisageable malgré tout. Elle est en train de sprendre la tête avec Coke, qui traîne derrière, bourré comme d'habitude. Ce gros con a pas connu un seul jour de sobriété depuis que les docks l'ont mis à la porte avec une pension pour raisons médicales, en ce jour de grâce de l'an putain-qu'est-ce-que-j'en-sais de notre Seigneur. J'ai pitié du fils, Grant, doit avoir huit ou neuf ans, parce que je sais à quel point le fait d'avoir un daron qui se néglige peut être horriblement embarrassant; bon, avec le mien, c'était les femmes qui étaient généralement la source de la honte, plutôt que la tise. Mais, tiens donc... *alerte rouge, alerte rouge...* la fille s'est transformée en une vraie putain de bombasse! Elle deviendra sans doute un gros tas babouinoïde à ses 18 ans, mais ça me déplairait *carrément* pas de goûter à ce miel si appétissant avant qu'il tourne!

Jprête l'oreille à leur dispute tandis qu'ils gravissent les marches, les gémissements misérables et nasillards de Coke: — Mais Ja-ney... je suis juste tombé sur des potes, Ja-ney... j'allais pas passer devant sans dire bonjour, quand même?

Comment elle s'appelle, la fille, déjà... Allez Simon, un petit effort...

— Change de disque, bon sang, geint Janey qui en arrivant sur le palier, me jette un bref coup d'œil avant de retourner la tête vers Coke, — tu rentres pas à la maison, Colin! Fiche-nous la paix!

Apercevant sa tronche de betterave, j'adresse un sourire plein d'empathie au petit Grant. *J'sais c'que c'est, mon garçon.* Et la sœur est derrière lui, les lèvres figées dans une moue adolescente, comme un mannequin à qui on vient de dire qu'il lui reste *encore* un changement de tenue et un tour sur le catwalk avant qu'elle puisse se taper ce rail de cc et cette vodka martini dont elle a tellement besoin.

— Simon, dit Janey d'un ton sec en passant devant moi, tandis que la petite chérie, Maria, c'est son prénom, préfère

me snober. Très blonde et très bronzée, je crois que ça fait pas longtemps qu'ils sont revenus d'eux vacances en famille à Majorque (où Coke, fatalement, s'est mis minable), le teint de sa peau rehaussé par une jupe noire moulante et un top jaune clair.

Ce prénom...

C'est la dernière fois que la petite passe des vacances avec ses vieux. Par la suite, ce sera *viva la fiesta du slip* avec un groupe de copines ou un petit chanceux, un petit vicieux du coin. Et Simon David Williamson ici présent est tout prêt à se dévouer pour endosser ce rôle. Louisa avait été sa baby-sitter, j'aurais dû m'intéresser un peu à son cas, juste au cas où elle serait devenue une bombe. Mais qui aurait cru qu'une petite fille rondelette complètement quelconque se serait transformée en une chaudasse de défilé en l'espace de six mois?

Coke traîne du pied derrière eux, et en arrivant sur le palier, pantelant, avec sa tête de poivrot, tourne les paumes au ciel : — Mais euh, Ja-ney...

Femme et enfants entrent dans leur clapier alloué par les services sociaux, et Coke passe devant moi : superbe vue sur son profil d'abruti lorsqu'on lui referme la porte au pif. Il reste planté là une seconde ou deux, avant dse tourner vers moi, stupéfié.

— Coke.

— Simon...

J'ai pas vraiment envie d'entrer à la maison entendre mama et *mie sœur* pleurnicher sur le départ de cet enfoiré, et Coke doit être une mine de renseignements intarissable sur ce qui se passe chez lui. Ça fait qu'un an que je suis parti, mais la métamorphose de la petite Maria en ce laps de temps est tout bonnement époustouflante. Il me faut plus d'infos pour compléter sa fiche.

— Ça te dit, une pinte? C'est mon anniversaire!

La perspective d'une nouvelle tournée ravive sa flamme de soiffard. — Je suis un peu à sec...

Jréfléchis un instant. Qu'est-ce que j'ai à y gagner? Un éventuel tour du propriétaire de la demeure familiale, et l'occasion de courtoiser la délicieuse Maria. C'est un investissement, et le vieux Baxter devra juste attendre encore un peu le loyer. En outre, mon

camarade rouquin nanti d'un gras salaire s'apprête à emménager, lassé qu'il est des conflits familiaux de la Maison Renton. Bref, le loyer de ce mois-ci, ce sera pour Rents. — C'est moi qui régale, mon pote. C'est mon anniv, je fais ce qui me plaît!